

La femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du Nouveau-Monde.

Acte III d'un conte érotique se déroulant dans un Nouveau monde.



III



Je me sens soulevé du sol. On me soulève. Je suis soulevé au-dessus des corps sombres de mes geôliers, j'aperçois enfin le ciel, tout bleu, au-dessus des têtes. L'on me transporte au loin, à vive allure. Le ciel tournoie autour de moi, les plaintes venant de la mer s'amenuisent lentement et je n'entends plus que les plaintes de la forêt, forêt vierge, forêt sombre, forêt cruelle, forêt putréfiée.

On me soulève, je suis transporté dans la forêt. Je ne peux voir que le ciel et les feuilles qui frôlent les hautes branches; j'entends les cris des oiseaux dans les arbres, affolés devant les hommes qui courent dans la forêt, ils déplacent les branches, agitent les feuilles, font jaillir l'eau du sol spongieux.

- *Vahine. Tu n'es plus là. Je ne te vois plus.*

J'entends des clapissements, les clapissements des enfants, les hurlements des femmes aussi, des sons insolites, les hurlements des singes, des croassements d'animaux, cochons, poules, bruits domestiques, pilons, enclumes, bruits guerriers, tam-tams; il y a une clairière, la forêt, s'éloigne; des piquets, des lances, des arbres isolés, garnis de masques terrifiants, toits de pailles, fragments de toiture, maisons sans doute, nous traversons un village; l'odeur de chair roussie, le purin de cochons, la fange d'animaux domestiques, humains, la viande qui grésille sous le feu, odeurs malodorantes.

Je perçois un attroupement autour du cortège, des pas accélérés, des cris, des hurlements, des hennissements, des enfants s'accrochent au cortège, des femmes, des vieillards, des fillettes sans doute, les cris des cannibales, mes porteurs, empressés, étourdis par le rythme du tam-tam, enivrés par la foule, la coca hallucinogène, le sacrifice, l'expiation.

C'est la forêt à nouveau. Les cimes des arbres défilent au-dessus de ma tête, plus vite, encore plus vite, les cris d'oiseaux affolés, les bruissements d'animaux qui s'enfuient, les enfants qui ne peuvent suivre le rythme, leurs voix qui s'évanouissent peu à peu; plus d'enfants, plus de femmes, plus de vieillards qui suivent le cortège, je me sens seul, seul avec le tam-tam, la barbarie, la peur, le sacrifice, la mort.

Forêt humide, obscure, des feuillages pourrissants, des arbres en décomposition, des charniers d'animaux en putréfaction, la mort, tout près.

Soudainement, la forêt disparaît, remplacée par une ombre sinistre, une ombre grisâtre qui voile le soleil; tout devient sombre peu à peu, et l'ombre d'une structure géométrique apparaît au-dessus de ma tête, une ombre immense, sinistre, une ruine enfouie dans la forêt vierge, agressée, agonisante, la muraille d'une pyramide en escalier, oubliée là par quelque ancienne civilisation.



L'ombre de la pyramide s'évanouit lentement dans la pénombre, je m'engouffre dans la pyramide, la diagonale de la pyramide, disparaît, fait place à des parois resserrées, un plafond trop bas; on s'enfonce dans la pyramide, la nuit remplace graduellement le jour, nuit éclairée de feux sinistres qui animent les parois du gouffre; les cris, les sons des tam-tams qui se réverbèrent sur les parois solides et sur mes tympan fragiles, je m'enfonce vers mon destin, destin inconnu, j'ai peur, j'ai peur, j'ai peur.

J'avance dans le ventre de la pyramide, gisant à l'horizontale, flottant au-dessus de mes porteurs agités, mon ventre frôlant les plafonds humides, puis, soudain, le toit se dégage, une haute voûte, les cris sauvages des porteurs se répercutent sur les parois de la voûte, des ombres sinistres se dessinent sur les parois, reflets de la lumière blafarde des torches, l'ombre de ma dépouille voletant comme un démon affolé sur les parois de la voûte.



La femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du Nouveau-Monde.
Acte IV d'un conte érotique se déroulant dans un Nouveau monde.



™

Pendant ce temps, les participants entonnent à l'unisson, un hymne initiatique, un hymne sacrificiel destiné sans doute, à apaiser le dieu de la forêt, par un sacrifice, mon propre sacrifice et celui de la femme à plumes.

O SE CAN YOU SI BI DE DAN ERLE U
OUAT SO PRODLÉ OUI ÉL AT DE TOUALI LASS GLIMING OUAS SO PRAOUD
OUSE BROD STRYPES END BRAGUE STAR TROU DE PÉRILONS FIGUET
OEUR DE RAMPART OUI OUATCH QUÈRE SO GALANTELY STRIMING
ÉN DE ROQUETS RÉDE GLÈRE DE BOMBES BURSTE IN ÈRE
GÈVE PROUFE TROU DE NIGUE DATE IOUR FLAGUE OUAS STIL DÈRE

O SÉ DOS DAT STARE SPANGLED BANNEUR IET OUEVE
OER DE LANDE OVE DE FRI ÈNE OME OF DE DRPE
OUÈRE DE FAUSSE OGTÉ HOST IN DRÈDE SILENCE REPAUSE
OUAT IS DAT OUICH DE BRISE OEUR DE TOUVERING S'MIP
AS IT FITFOULÉ BLOSE HAF CONBILS HAF DISCLOSE

NOU IT QUATCHEUZ DE GLIM OF PE MORNINGESE FEURST BIM
IN FOUL GLORI RIFLECTIUD NAU CHYNE IN DE TRIM
TISSE DE STAR SPANGLEUD BANNEUR O LONGUE MÈ IT OUEVE
O EUR DE LANDE OF DE FRI ÈND DE OME OF DE BREVE
ÈNDE OUÈRE IS DATE BANDE OUI SO VONTINGLÉ SOUORE
DATE DE AVOQUE OF OUARE ÈNDE BATEUL CONFUSION
E OME ÈND A CONTRÉ GHOUJ LIVE OS NO MOORE

DÈRE BLODE AS OUASHED AOT DÈRE FOUL FOUTSTÈPE POLLOUTION
NO REFIOUGE COUL DE SÈVE DE HIRELIN FAD BLÈVE
FROM DE TERROR OF FLIGUE OR DE GLOUME OF DE GRÈVE
ÈND DE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRIUMPHÈ DOT OUAVE
O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈNDE OME OF DE BREVE

O, OUS BI IT EYEUR QUÈNE FRIMANE SHALE STANDE
BÈTOUNE DÈRE LOVEND OME EN DE OUARS DÉSOLATION
BLÈRE OUIT VICTORR ÈNDE PISE MÈ DE ÈVON RESUCÈUDE LANDE
PRÈSE DE YADUER DATE AT MÈDE ÈND PRÈSEURVEUD
DÈN CONQUOUIÈRE OUI MUSTE QUÈNE AJOUR COSE IT IS JEUSTE
ÈNDE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRYOUPPE SHGAL OUAVE
O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈNE DE OME OF DE BREVE

Puis soudainement, c'est le silence; on nous libère l'un de l'autre; encadrés par les prêtres et les officiants, on nous pousse hors de la pyramide; nous escaladons avec peine la paroi de la pyramide, un escalier interminable, fait de hautes marches de parpaings en adobe englués dans le lichen, qui nous rapprochent du ciel, du sacrifice, la demeure des dieux, la Huaca du soleil et de la lune.



Du sommet de la pyramide, un dégagement plat, avec, en son centre, un autel en granit sculpté, l'autel du sacrifice, une stèle marquant l'entrée d'un puits qui disparaît dans les profondeurs de la pyramide, puis, tout autour, l'horizon infini, sans relief, l'au-delà, la demeure des apus, ces esprits qui hantent la forêt, la forêt verte à l'infini.



Le prêtre s'avance, il est revêtu d'un pectoral sacerdotal fait de plumes d'or, une coiffe en forme de disque solaire, des pendentifs d'oreilles en forme de têtes de serpent, des parures suspendues à ses narines; des incantations fusent de toute part, nous assistons à un rituel sacré et j'attends la mort comme un destin, irréel.

Nous sommes côte à côte, la femme à plumes et moi, réunis comme des amants, par les mains, l'on nous fait monter sur l'autel sacrificiel, la dalle est chaude, brûlée par le soleil mais je suis insensible, insensible à la mort aussi, comme si tout n'existait déjà plus.



Elle est là, devant moi, la déesse vierge, l'épouse du soleil, immobile, elle me scrute du regard, de haut en bas, impertinente; elle s'approche, elle enlève, avec dextérité, mes bottes, ma coiffe et mes liens; je suis nu, la lèvre tremblante, le sexe érigé, apeuré ou plus simplement excité par le désir; elle se colle à moi, violemment; elle ceinture ma taille de ses longs bras mobiles, elle glisse ses doigts sur mes fesses, les déchire de ses ongles affûtés, glisse ses mains autour de mes fesses, les macule de mon propre sang, puis elle glisse sournoisement ses doigts entre mes cuisses, elle empoigne mes testicules, elle les manipule, les soupèse, les enserre jusqu'à les faire éclater; elle agrippe mon pénis, l'enserme, l'étire et le fait se dresser comme un pieu, gonflé de sang, prêt à éclater, puis d'un geste inattendu, elle me projette sur la pierre chaude de l'autel sacrificiel, elle se jette sur moi, à corps perdu, écartant les jambes, elle s'engouffre en moi sans aucun autre préambule, s'activant en des gestes mécaniques, accélérant, décélérant, puis se reposant doucement sur mes chairs inondées de sueur, elle remonte ensuite, bombant le torse très haut, faisant ressortir ses seins pointus, tels des lances finement affûtées, provocante, elle s'immobilise ainsi au-dessus de mon cadavre immobile, me regarde d'un air impassible, puis elle se laisse tomber à nouveau sur moi, enfonçant les aiguilles de ses seins dans mes chairs, s'activant de plus belle, accélérant, décélérant outrageusement autour de mon pénis jusqu'à ce que je répande en son ventre, toute ma semence, mon sang, mon âme, ma vie sans doute.



La femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du Nouveau-Monde.

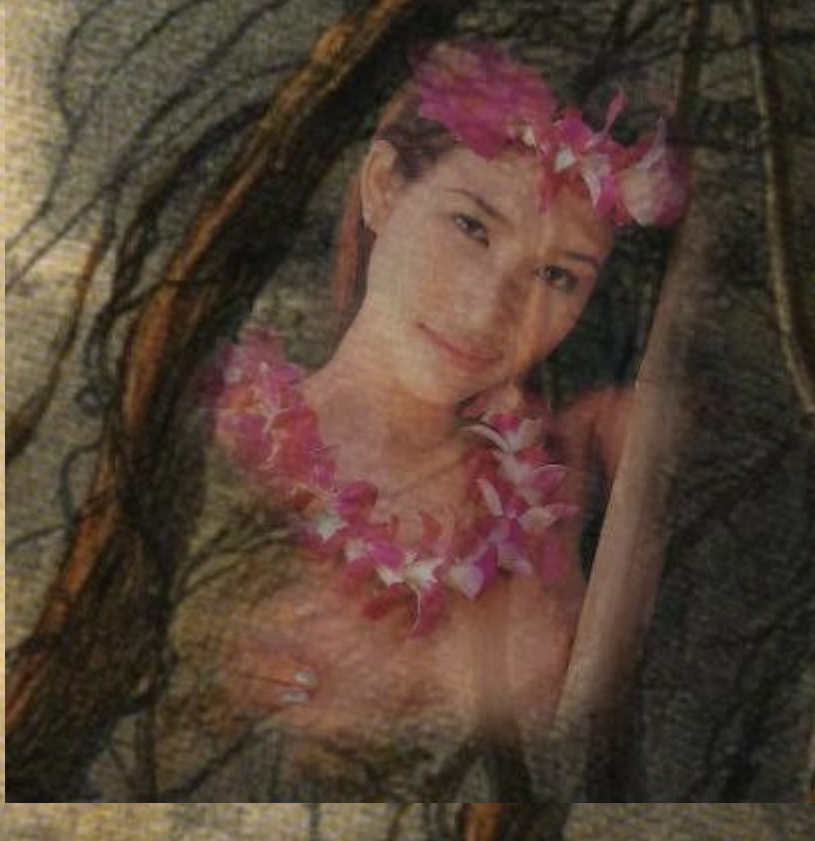
Acte V d'un conte érotique se déroulant dans un Nouveau monde.



Puis elle se repose sur moi, inerte, soudée à moi, comme effondrée dans l'orgasme, un plaisir partagé qui nous fond l'un dans l'autre, dans une étreinte mortelle, comme si nous ne formions plus qu'une seule chair, un seul corps, une entité unique. La vie s'échappe de moi, je m'accroche à elle comme à un radeau, sachant que je vais mourir, je m'anéantis en elle, savourant cette mort comme une rédemption.

Après nous avoir laissé forniquer ainsi, le prêtre s'approche de nos corps étendus sur la dalle, il m'écarte de la vierge sauvage et, à l'aide d'un Tumi, un couteau sacrificiel fait de bronze, d'un geste précis et rapide, il découpe la poitrine de la femme à plumes, il plonge ses mains dans la large blessure et y extirpe son cœur ensanglanté qui bat toujours au rythme des pulsations de l'orgasme, il le brandit devant les assistants en récitant d'étranges incantations. Les officiants se précipitent sur le cœur dégoulinant de sang, comme sur une proie, ils le dévorent aussitôt.

Au moment où le glaive va s'enfoncer dans ma poitrine, je me réveille en sursaut et j'aperçois: des corps sombres, des visages inhumains, bariolés, tatoués, emplumés, hirsutes; trop sombres et trop vulgaires pour qu'ils soient tes frères, vahine, mon amour. Ce ne sont pas tes frères. J'ai du sombrer dans la mer, trop loin, trop loin de ton île, chez les sauvages, entraîné par la tempête, la mer jalouse, et toi? Toi, frêle esquisse, tu as sombré à jamais dans mes rêves.



Tout est sombre. J'ouvre les yeux. Tout est encore noir. Des bribes de soleil, percent à travers les arbres sans doute. Ou, ce sont des corps, comme si c'étaient des arbres. Des corps de la couleur des arbres. Des corps bronzés par la mer, par le soleil ou le temps. Des sauvages! ce sont des sauvages; j'entends leurs cris; leurs voix aux accents stridents, leurs incantations diaboliques; ce sont des sauvages, ou des cannibales. Ce sont des cannibales et ils sont prêts à me dévorer.

J'ouvre les yeux à demi, j'aperçois des visages, des chairs nues, noires et bariolés, des pénis en érection, des ceintures de plumes d'oiseaux, des maquillages grotesques, des mains agitées balançant des lances aiguës, des bracelets d'ossements, des colifichets; des hommes m'entourent, des guerriers sans doute, qui me voilent la lumière du jour, le paysage environnant, la forêt, la plage, la mer, j'entends pourtant le son des vagues, le sifflement du vent dans les arbres, la forêt est là, tout près, la mer aussi, je sens l'odeur du sable, je suis un naufragé de la mer. Échoué sur une plage déserte, sur une île, un Nouveau monde, et ce sont des sauvages, des cannibales.

- *Puaiti vahine, es-tu là?*



Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes érotique, novembre 2002) © 2013 Jean-Pierre Lapointe (ressources recueillies auprès des cultures Polynésiennes, Incas et Mésoaméricaines)